

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gérard GLASSON

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1937, tome 36, p. 269-271

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE DU COLLEGE

En ce temps-là, je parle de l'époque où parut la précédente chronique, Paulou releva avec ironie, du moins, supposons que c'était de l'ironie, l'acharnement digne d'éloge d'un organiste qui accompagnait sa voix douce et prenante — j'espère bien que cette malheureuse voix n'a pas perdu ses qualités de préhension — d'accords intermittents et asthmatiques. L'élévation récente du ci-devant chroniqueur aux honneurs de diverses présidences influe peut-être sur son bon sens habituel ou est-ce la perspective d'une étude approfondie des « Deux Pigeons » de Messenger qui nuit à ses facultés de raisonnement et de résonance en insérant dans sa mémoire une foule de chers souvenirs. Puisque nous sommes dans la musique : j'ai cherché sans résultat la source des craquements nocturnes qui, vers les dix heures, emplissent la maison. On y attribue une masse de causes occultes. Mais n'insistons pas, car ces parties de football que les petits organisent certains soirs dans leur dortoir, pourraient bien modifier nos soupçons. Pourtant, ce dont je suis sûr, c'est que pour éviter que pareil tumulte vienne troubler son repos, Robert se fait tailler les cheveux à la ninon, pour s'en servir comme bouche-oreilles, et de Boccard qui, comme on le sait, raffole de l'apéro Baby Chery à la noix de coco, se lamente en vain de ne pas posséder de ce calmant contre les insomnies. Encore un de qui le cœur monte à la gorge et... mouille les yeux !

Or il arriva qu'en l'après-midi du 22 octobre, grâce à la mansuétude de notre autorité rectorale, ordinairement si peu tolérante dans les questions de chahut et de cirque — les philosophes et les rhétoriciens en savent quelque chose — nous fîmes la promenade aux châtaignes. Le cortège, parfait ! On doit dire que de Meyer, fort heureusement sorti d'une crise intestinale, contribua pour une grande part à la réussite de la journée. Arrivés à la ferme, les Lycéens engagent une furieuse partie de ballon où Favre fait maintes chutes malencontreuses sur canapé spécial, à consistance de crème mal débattue, et où Queloz, malgré ses attitudes pleines de hauteur, — d'altitude, si vous préférez, — exécute une série de plongées très esthétiques. Entre-temps, Sauvain maintient en haleine petits et grands par une proclamation enflammée. Mal à propos M. Terraz survient, qui fait cesser les clameurs d'une assemblée délirante tandis que, très digne, l'orateur se retire sur ces paroles ailées : « Je souhaitais qu'on remît ces preux de la rhétorique à la mesure, sinon gare à la casse et aux suites. »

Le lendemain de ce jour mémorable, un mystère sur-mystérieux jetait le trouble parmi les Grands : on signalait la présence de grappes de raisins sur le lit de Zini, impossible de découvrir le généreux donateur. La modestie éloigné de penser ou de parler orgueilleusement de soi — Michelet même vous le dirait — mais elle ne consiste pas à cacher ses bienfaits... surtout lorsqu'ils se trompent d'adresse.

Le 27 octobre, la retraite commence, prêchée par les Révérends Pères Schaff, dominicain, et Reinert, S. J. Une sainteté fiévreuse s'empare du collège. Cottier, au comble des béatitudes, essaye dans les rangs de communiquer à Gard sa trépidante allégresse par un va-et-vient de balancements mesurés, du plus bel effet. Ces Messieurs du Lycée s'entraînent à la pratique du sacrifice et Hüppi prend la résolution d'acquérir plus de caractère en supprimant tous ces « Heimweh » périodiques qui s'emparent de lui après après chacun de ses séjours aux rivages genevois. Georges de Kalbermatten décide de prendre deux bains par semaine pour éviter toute carnation défectueuse de ses mollets. De Preux arpente, silencieux, les dédales du collège, comme un nouvel Orphée, la main droite sur le cœur, et la gauche fourrée jusqu'au coude dans sa poche. De Gottrau commence à méditer plus profondément sur les vanités et les maximes corrompues du monde. Au cours de ses promenades solitaires, on le voit qui marmotte je ne sais quoi, plongé dans je ne sais quelle rêverie.

Et la retraite s'achève dans les magnificences liturgiques. Après avoir entendu pendant trois jours les beaux et solides sermons des prédicateurs, la communion générale, au matin de la fête du Christ-Roi, met le sceau à toutes nos résolutions. Puis c'est la messe solennelle, avec assistance pontificale, qui achève de nous édifier.

Le lendemain et le surlendemain, jours de la Toussaint et des Morts, c'est encore à l'église que nous nous retrouvons tous pour suivre la messe pontificale, élever nos pensées vers le ciel et prier pour les âmes du purgatoire.

Le 4 novembre, notre bonne mère la Confédération laissait la parole à sa fille nouveau-née, la Défense aérienne passive. Le collège vit une véritable débauche de papiers verts, d'obscurité, de lampes spéciales et de rencontres inattendues. Les Physiciens, qui avaient décidé d'être « fin noirs » pour l'occasion — ils désiraient probablement adopter la couleur du moment — se contentèrent de faire quelques démonstrations de camouflage avec leurs duvets. Malgré le bon vouloir de Bersier, ces tentatives échouèrent et le lendemain, un chanoine, reprochant avec bonhomie à ces Messieurs leur terreur du travail nocturne, disait que dans son jeune âge, on étudiait jusqu'à la nuit sans lumière. En réalité, c'était pour renouer avec la tradition que, la nuit venue, la chère DAP nous valut je ne sais plus trop combien de bobines de cinéma. L'art de tirer agréablement parti des prescriptions fédérales n'a pas encore dit son dernier mot. M. Comman annonça officiellement, au sujet de l'éclairage, que si ses confrères n'étaient pas contents, il léguait l'armoire aux poires à M. le Prieur. Je pense qu'un tel héritage serait le bienvenu chez Contat, jeune homme qui, selon les principes de M. Grandjean, boit le vin quand il est tiré. Les uns boivent le vin et d'autres... Tenez, Geogy Peyraud, qui après une série de troublantes cabrioles échoua au fond de sa baignoire et faillit se noyer ; il retira de cet exploit, avec l'arrière-goût des « tasses » involontairement absorbées, l'expérience que l'eau prise en trop grande quantité est aussi nuisible que le vin bu

sans modération, et que le mélange d'ingrédients trop dissemblables produit un précipité caillebotté, que M. Gogniat, malgré toute sa science, serait incapable de faire revenir à sa forme primitive.

Ainsi, interprète de l'« *aura popularis* », au moment où je termine, je te donne, cher lecteur, un double conseil : Si tu es content de ma chronique, apprends-la trois fois par cœur — c'est une punition qu'adore donner M. Michaud —, si tu es mécontent, souviens-toi qu'il n'y a que la vérité qui blesse.

Gérard GLASSON, Phil.